

Pumain, Denise et al. (1990) France, Europe du Sud. Géographie universelle

Claude Manzagol

Volume 35, numéro 96, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022215ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022215ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

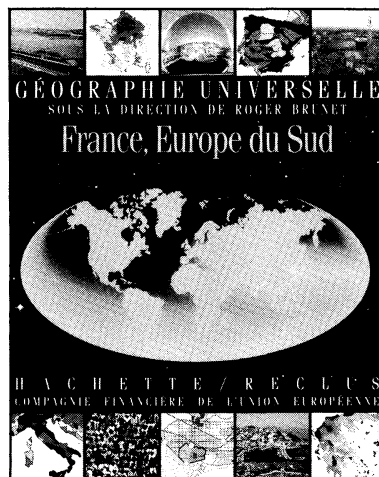
Manzagol, C. (1991). Compte rendu de [Pumain, Denise et al. (1990) France, Europe du Sud. Géographie universelle]. *Cahiers de géographie du Québec*, 35(96), 577–581. <https://doi.org/10.7202/022215ar>

même souci d'imagination et de clarté traverse toute l'oeuvre qui, malgré quelques rares imperfections, jusqu'à la fin, même au sujet des incertitudes qui entourent l'avenir du monde, semble faite pour séduire le lecteur. Mais il s'agit là d'une noble séduction, celle de la connaissance: «La connaissance du Monde est l'une des meilleures façons de se préparer au futur. Prométhée doit l'emporter sur Faust» (p. 529).

Il me semble qu'à la lecture de ce premier volume de la Géographie universelle tout géographe, de métier ou dans l'âme, devrait être à la fois fier de sa discipline et conscient des formidables défis qu'elle lui propose à titre de citoyen du monde. Parions que ceux-ci paraîtront encore plus séduisants, une fois complétée la publication des neufs autres volumes de la collection. C'est en tout cas déjà évident en ce qui concerne celui déjà disponible, consacré à la France et à l'Europe du Sud.

Rodolphe De Koninck
Département de géographie
Université Laval

PUMAIN, Denise, SAINT-JULIEN, Thérèse et FERRAS, Robert (1990) *France, Europe du Sud. Géographie universelle*. Paris/Montpellier, Hachette/Reclus, 479 p. (ISBN 2-01-014827-4)



On devrait entrer dans une Géographie universelle (G.U.) avec le respect et la curiosité dus aux monuments. Ici, on se laisse d'abord aller au plaisir des yeux. Drapée d'une jaquette chatoyante, la couverture, de robuste bure, enchâsse une pure merveille: papier de qualité, texte aéré et surtout une somptueuse iconographie qui puise à toutes les ressources et les séductions de la photographie, du graphisme et de la couleur. On jette un regard attendri aux pages jaunies et aux croquis austères de la vieille G.U. qui fut le grand oeuvre de l'école française de géographie. Il n'y a plus une école française; bien des grands noms manquent au générique et les collaborateurs de cette nouvelle G.U. ne prétendent pas faire oeuvre d'école, même si nombre d'entre eux évoluent dans la mouvance de *l'Espace géographique*: les affiliations, les références idéologiques sont variées, et même le

chorème n'y est pas article de foi. Pas une école donc, mais à coup sûr une équipe, dynamique à l'image de son chef de file, convaincue que la géographie est utile, aimable, vendable, et que le moment était venu de dresser l'état du monde et de la discipline. La recherche d'unité est sensible dans la relecture commune des textes, leur calibrage, et la quête presque obsessionnelle de sous-titres percutants. Le premier problème était celui du découpage, de la répartition de la matière en 10 volumes. Celui qui est proposé, assez classique, ne satisfera pas tout le monde; on peut le tenir pour raisonnable. Que dans le deuxième volume, la France soit associée aux trois péninsules méditerranéennes se justifie aisément par les racines culturelles et les nouvelles solidarités.

Dans cette somme, l'exercice le plus périlleux était d'écrire une France; sur ce terrain arpenté, balisé, marqué par tant de maîtres, et dont chaque géographe hexagonal a plus qu'une «certaine idée», on attendait les téméraires au détour du paragraphe. Denise Pumain et Thérèse Saint-Julien ont relevé le défi sans grand complexe, avec talent et sérénité. D'entrée de jeu, Vidal et Braudel sont reconduits avec délicatesse aux rayons de la bibliothèque: sont-ils toujours plus sérieux que l'humoriste Daninos? La vieille G.U. consacrait tout un volume à la France physique; qu'on n'attende pas ici l'enchaînement des cuestas et des dépressions subséquentes: il n'en reste pas une butte-témoin; qu'on oublie de même les frémissements des frais bocages et les obscures origines du méjou. D'emblée, on est guidé vers les «paysages moins visibles que révèlent les stratégies des acteurs [...] qu'expriment les modèles [...] que fabriquent les perceptions et les représentations du territoire». Dès lors, le premier éclairage géographique de la France, c'est sa situation qui le fournit. Mesurée à l'aune du système-monde plutôt que révélée dans son essence, on la voit se façonner dans le champ des innovations, tantôt au coeur, tantôt aux marges, et se profiler sur fond d'Europe en émergence, avec ses forces, ses manques, ses différences.

La cohésion et la forte identité du territoire français n'en masquent jamais l'hétérogénéité. Mais plus que les spécificités des régions, ce qui compte, c'est la place que chacune occupe dans le système spatial construit dans le jeu des relations et des interactions et exprimé d'abord par le réseau urbain. Aussi bien, ce sont les grandes dimensions structurantes qui retiennent l'attention, celles que dégagent les plans factoriels, les cartes de potentiels, d'activités, etc. et qui se présentent sous forme bipolaire: le centre et la périphérie, bien sûr; le rural et l'urbain; les deux pans séparés par la césure Le Havre-Marseille que différencie le poids de l'urbain et de la grande entreprise; le Nord et le Sud («la France du café et celle du pinard», gouaillait déjà de Gaulle) que singularisent la démographie, les modes d'organisation et l'importance de la formation.

L'hétérogénéité du territoire — dont on note qu'elle n'est pas plus accentuée que dans d'autres pays européens — est sans doute tributaire du poids relatif de l'urbain, mais l'opposition rural-urbain se fait de plus en plus nuancée, tandis que s'affirme le rôle discriminant des équipements et des qualifications. Le temps fait son oeuvre; alors que s'atténuent les inégalités, que se contracte l'espace-temps, certains contrastes s'accusent sous l'aiguillon de l'innovation, les spécialisations

touristiques et agricoles s'accroissent, les grandes villes renforcent leur suprématie dans un espace géographique sans cesse plus complexe.

En 120 fortes pages, cette saisie globale de la France dans ses permanences et ses mues est, à quelques détails près, une remarquable réussite. Solidement assuré sur la compétence propre des auteurs, étayé par une bibliographie compréhensive, nourri d'analyses fouillées, illustré de multiples cartes originales, le texte s'épanouit dans un systémisme feutré, sans ostentation ni jargon. La langue, fluide, est d'une sobre élégance. On apprécie, dans des exergues sensibles, la compagnie de Musil, Marquez... qui parfois solliciteront la subtilité du lecteur de base.

Au crédit des auteurs, portons aussi le cadre de présentation des dynamiques régionales. Les 22 régions françaises répondent sans doute à l'élargissement des horizons du quotidien mais constituent déjà un anachronisme face aux enjeux européens. Cette mosaïque est judicieusement épargnée au lecteur au profit de 10 grands ensembles: Paris et les régions sous influence, en gros le quart nord-ouest du territoire polarisé par la capitale; les Nord, autrement dit le Nord-Pas de Calais et la Lorraine entre crise et reconversion; l'Est, de l'Alsace à Rhône-Alpes, attiré par l'Europe rhénane; les Suds, heureux bénéficiaires du retournement spatial contemporain; le Centre, où est le désert français; avec, en coda, la France d'outre-mer. Cette seconde partie est un bon bilan de l'état et des tendances des régions. Nécessairement plus descriptive et traditionnelle, elle laisse moins de corde aux auteurs qui ne s'y expriment pas avec le même bonheur. Parfois la narration se fait plus mécanique, le discours moins attachant: l'espace entre Vosges et Bourgogne baigne dans le flou qu'y revêtent les aires d'influence urbaines; les Bordelais s'attristeront sans doute que ni l'âme du vin ni le rôle fondateur du négoce ne passent dans les quelques lignes sèchement informées qui décrivent le vignoble... Mais l'ensemble est solide, le périple plaisant. On se permettra un regret: la régionalisation, certes récente, inévitablement porteuse d'illusions, propose sans doute un cadre étriqué pour le grand jeu européen. Mais elle marque une telle rupture dans les pratiques et les mentalités françaises qu'elle méritait un coup de chapeau plus appuyé. Les auteurs ont dû faire des choix et s'en expliquent très bien. Leur propos est d'une impeccable cohérence. Un beau tableau géographique de la France.

Si l'on ne justifiait pas d'entrée de jeu le rassemblement de la France et des trois péninsules méditerranéennes en un même volume, R. Ferras montre vite qu'il ne s'agit pas d'une commodité d'édition: Portugal, Espagne, Italie et Grèce ont pris le train d'une Europe qui se recentre. Aussi bien nous parle-t-on d'Europe du Sud et non de l'Europe méditerranéenne où n'auraient guère leur place le Minho, la Navarre, la Lombardie... mais qui devrait accueillir Yougoslavie et Albanie. Deux vigoureux chapitres balisent le terrain et font le tri entre mythes et réalités. Les images sont si fortes et trompeuses, façonnées dès l'Antiquité, enrichies par les poètes et les peintres, et si largement sollicitées à l'usage des flots de touristes. Bien sûr, il y a le climat et la mer «toujours recommencée», la Méditerranée à la charnière de trois mondes; le paysage «sec, net, rude» tient ici une place de choix. Bien sûr, il y a la ville, communauté sociale si distinctive de cette partie du monde. Mais comme il est nécessaire de nuancer, de ramener la Méditerranée à sa dimension de toile de

fond, de corriger le discours unitaire et de reconnaître les disparités et les réalignements. Les quatre pays du Sud, plus ou moins fraîchement convertis à la démocratie, regardent vers le Nord dont ils sont une périphérie.

La vigueur des transformations récentes n'est nulle part plus perceptible qu'en Espagne longtemps décalée, frappée d'immobilisme et depuis 20 ans plongée dans l'effervescence du rattrapage: invasion des touristes, afflux des capitaux, industrialisation et urbanisation accélérées, mutations sociales jouent cependant de façon différentielle. Il y a des Espagnes dont «l'archéologie du savoir [...] la modélisation graphique [...] un arbre de classification» permettent de repérer les contours. Au coeur est l'Espagne «utile» centrée sur Madrid, Barcelone, Valence et Bilbao. C'est le quart du pays, déjà fortement amarré à l'Europe. En marge, une Espagne «en attente», moins fortement engagée dans les transformations, mais déjà sous influence: Castilles et Estrémadure, Aragon et Asturies en subissent à des degrés divers les retombées. Il y a enfin l'Espagne *típica*, l'Espagne des *costas*, des îles qui vit de tourisme et d'images.

Les pages consacrées à l'Espagne sont assurément un des temps forts du volume. Le pays et ses régions sont vigoureusement campés, ses invariants et ses transfigurations finement analysés. Un souffle puissant passe dans des pages éblouissantes, imbibées d'une culture qui n'a rien d'un verni. De toute évidence, on a fui un didactisme étroit, mais on se demande parfois si la clientèle de base — étudiants, enseignants du secondaire — y mobilisera toujours aisément le matériel qu'elle recherche, souvent donné à connaître au second degré. Que les nombreux chorèmes — dont l'auteur est un praticien convaincu — y aident est affaire d'appréciation.

L'Italie nous est livrée dans une écriture plus sobre, assortie de modèles graphiques plus dépouillés. Le recours à l'histoire est évidemment nécessaire pour comprendre comment on est passé de «l'expression géographique» au pays, à un ensemble cohérent mais non dénué de contrastes, voire de contradictions. À cet égard, l'étude des modes d'intervention de l'État-patron est fort suggestive. Un très intéressant paragraphe éclaire les relations des géographes avec le pouvoir, les pas-de-deux avec les centralistes, puis la découverte des régions: c'est leur découpage qui a été adopté après 1945.

Le chapitre le plus stimulant concerne les échelles et les trames de l'Italie, où l'auteur analyse le jeu des processus à différentes échelles et la prépondérance des niveaux local et mondial entre lesquels la région et la nation ont du mal à s'inscrire. Que de contrastes entre la plaine padane, si peu méditerranéenne, et la brûlante Sicile, presque africaine. Loin d'être négligeable, la composante physique ne commande cependant pas l'organisation régionale qui doit beaucoup plus aux structures économiques, au degré d'ouverture à l'Europe, aux modes d'organisation urbaine.

Une Italie à quatre facettes émerge de la combinaison des trames. On n'échappe certes pas à la traditionnelle opposition Nord-Sud: bel exemple de retournement spatial, le Midi au brillant passé a été supplanté dès la fin du Moyen Âge par le

Nord qui depuis mène le bal. Fortement intégré à l'Europe, le triangle Milan-Turin-Gênes innove, produit, diffuse, rayonne, commande. Mais le dualisme Nord-Midi s'affaiblit et se nuance. De Florence à Venise, bourdonnante d'activités liées à un capitalisme original, la Troisième Italie est désormais consacrée. C'est dans le pied de la «botte» que l'on retrouve aujourd'hui les caractéristiques et les problèmes du Mezzogiorno dont se démarquent progressivement le Latium et la Campanie — l'axe Rome-Naples est-il promis au brillant succès qu'annonce l'auteur?

Aux extrémités de ce Sud européen, «la Grèce, c'est l'Orient, le Portugal la marche océane». Les deux pays qui sont présentés au lecteur de façon très classique et claire ne sont pourtant pas sans similitudes. Plus éloignés du coeur européen, en distance comme en niveau de vie, ils sont tous deux marqués par de vigoureux contrastes, de lancinantes disparités. D'un côté, le Portugal atlantique de Vigo à Lisbonne, peuplé et industriel, et le glacis intérieur rural et presque vide. De l'autre, l'axe Athènes-Salonique et le «désert grec». Pour tous deux, les îles de rêve.

Six auteurs ont collaboré à ce volume. L'effort d'harmonisation est très sensible, mais les orientations, les tempéraments et les styles différent. L'approche est fonctionnaliste ici, socio-culturelle là, franchement classique ailleurs. Et c'est tant mieux: la géographie est donnée à voir dans sa vivante diversité. Ce second tome est aussi plus sobre que le volume introductif: moins de vif-argent, moins d'ellipses et d'envolées coruscantes. C'est fort sage. Une G.U. n'est pas un ouvrage de circonstance et le public cultivé que l'on vise ne se réduit pas à la postérité de Serres et de Bourdieu. Cela dit, le pari est gagné. Le projet de G.U. avait soulevé bien des réticences: n'allait-on pas figer l'image de la discipline, la ternir dans un encyclopédisme douteux? L'affaire est entendue. Il est salubre, au contraire, que la géographie se montre hors des cercles étroits de la recherche et de la pratique professionnelle et propose sous une forme rigoureuse mais aussi vivante, décantée, accessible, une vision globale du monde en mutation.

Claude Manzagol
Département de géographie
Université de Montréal